

SOUVENIRS D'UN PERMANENT ANARCHISTE (1927-1929)

par Nicolas FAUCIER

C'est au congrès de l'Union anarchiste-communiste de Paris d'octobre 1927, que je fus proposé pour succéder au camarade Pierre Perrin (Odéon) au poste d'administrateur permanent du *Libertaire* et de gérant de la *Librairie sociale*, tâche qui m'apparaissait, de prime abord, au-dessus de ma compétence mais que je me laissai convaincre d'accepter, fier de la confiance qui m'était ainsi témoignée et avec le souci de me rendre utile à la nouvelle organisation dont j'avais été un chaud partisan, issue de ce congrès.

Il convient de signaler que les décisions prises à cet égard étaient l'aboutissement d'âpres controverses soulevées depuis plusieurs années dans le mouvement anarchiste à la suite de l'expérience de la révolution russe, controverses auxquelles participaient non seulement les anarchistes français, mais les nombreux réfugiés politiques italiens, espagnols, polonais ayant fui les pays de dictature. La polémique avait atteint son maximum en 1926, lors de la publication, par la fraction makhnoviste du groupe russe, d'une brochure intitulée *Plate-forme d'organisation de l'Union générale des anarchistes*, dans laquelle ils tiraient les leçons de l'absence d'une action cohérente des anarchistes au cours de la révolution russe et préconisaient la constitution d'un mouvement anarchiste «*soudé par l'unité du but et de la tactique*».

Les conséquences de ces débats, qui animèrent également toute la durée du congrès, devaient révéler l'existence de trois courants au sein de l'UAC:

1- un courant majoritaire qui, rejetant l'incohérence et la dispersion des efforts résultant de l'individualisme irresponsable, estimait que l'action de ses groupes ou de membres isolés ne peut être efficace qu'en se trouvant en concordance avec l'idéologie et la tactique générale de l'organisation. En conséquence, il réclamait l'application, au sein de l'organisation, du principe de la responsabilité individuelle et collective par lequel l'organisation devenait responsable de l'activité politique et sociale de chacun de ses adhérents et ceux-ci responsables de l'activité économique et sociale de l'organisation. Celle-ci prenait le titre d'Union anarchiste communiste révolutionnaire (1) régie par des statuts prévoyant cartes d'adhésion et cotisations obligatoires. Ce fut cette thèse qui l'emporta;

2- un courant minoritaire qui, quoique en désaccord sur la nouvelle orientation violant, selon lui, les principes anarchistes, décidait de rester dans l'organisation pour les défendre contre leurs détracteurs;

3- un courant scissionniste, d'accord avec les minoritaires pour la défense du traditionalisme anarchiste, mais refusant d'appartenir plus longtemps à une organisation qu'il assimilait à un parti.

C'est dans ces conditions difficiles que je venais occuper, en même temps que la gérance de la *Librairie sociale*, les fonctions d'administrateur d'un journal déjà fortement endetté et dont l'imprimeur refusait la confection du numéro à paraître si un versement substantiel ne lui était pas versé sur l'arriéré. La caisse étant à peu près vide, je dus recourir à un prêt de la *Librairie sociale internationale*, dont nous étions les locataires, et compléter avec le peu que m'avait procuré la liquidation de mon stock de camelot (2) de quoi désintéresser l'imprimeur; encore que celui-ci avait exigé de ma part l'engagement de paiements réguliers pour l'avenir avant de consentir à assurer la parution du journal.

(1) Ainsi dénommée pour se différencier des autres tendances se réclamant de l'anarchisme. Le mot « communiste » avait déjà été ajouté l'année précédente au titre d'Union anarchiste. Par la suite, on devait revenir à cette simple appellation pour éviter toute confusion avec le communisme totalitaire de l'Est se révélant de plus en plus odieux.

(2) Inscrit sur la liste noire du patronat et mis à l'index dans les entreprises de la région parisienne à la suite d'un mouvement revendicatif que j'avais conduit, en 1925, à l'atelier 17 des ouvriers graveurs en matrices d'estampage des usines Renault, j'avais dû adopter ce moyen d'existence.

Le tirage oscillait entre 6.000 et 10.000 exemplaires selon les événements. Par exemple, lors de l'affaire Sacco et Vanzetti, durant l'été de 1927, donc peu avant mon arrivée à ce poste, le tirage montait à 20.000 et 30.000 pour atteindre 50.000 pour le numéro annonçant leur exécution et la manifestation décidée par le Comité qui avait mené la campagne en leur faveur. Quant au chiffre des abonnés, il était de 1.600 à 1.800.

En raison des difficultés financières, il n'y avait pas de permanent à la rédaction, tous les rédacteurs étant bénévoles. J'avais donc la charge de recueillir la copie, la revoir, faisant office de secrétaire de rédaction; classer les convocations des groupes, les communications des divers groupements et organisations amis: pacifistes, syndicalistes, etc..., les comptes rendus des réunions, meetings, conférences. Les articles de fond étaient revus par Beauchet (Mualdès) et habituellement rédigés par Bastien, Férandel, Chazoff, les échos signés par Mualdès que je retrouvais régulièrement chaque mercredi au marbre de l'imprimerie du Croissant pour la mise en pages du journal. Celui-ci paraissait sur quatre pages, mais il lui est arrivé, quoique très rarement, au début, de ne paraître que sur deux pages lorsque les fonds étaient bas. Le tirage se faisait l'après-midi. Je prenais livraison de la totalité sur une voiture à bras pour en porter la plus grande partie aux Messageries Hachette qui les répartissaient chez les dépositaires Paris-province, une autre que je déposais chez l'expéditeur des abonnements, et une dernière que j'emportais à notre siège de la rue des Prairies après avoir remis la voiture chez le loueur. Là, il s'agissait de préparer les paquets de Paris et sa banlieue pour la vente à la rue, certains camarades passant les prendre le soir même; en réserver un certain nombre pour la collection et les demandes éventuelles; expédier les journaux aux nouveaux abonnés de la semaine dont l'expéditeur n'avait pas encore fait les clichés, etc...

J'avais aussi dans mes attributions la charge du courrier, la tenue à jour du livre-journal des recettes et dépenses et autres menus travaux comme l'établissement de la liste des souscriptions pour *Le Libertaire*, publiée chaque semaine, la liste des nouveaux abonnés et les suppressions à remettre à l'expéditeur, etc...; enfin, l'expédition des commandes de librairie et la vente directe à notre local des livres et brochures dont un catalogue important d'ouvrages de philosophie et de sociologie avait sa place réservée dans *Le Libertaire* à l'usage des lecteurs et abonnés, puis le réassortiment chez les éditeurs.

Cependant, nos embarras, surtout financiers, allaient s'accroissant. Les dissidents devenaient de plus en plus nombreux, entraînés, entre autres, par Sébastien Faure qui avait sonné le ralliement autour d'un manifeste: «*La Synthèse anarchiste*» auquel avaient répondu des groupes entiers et assez de militants pour pouvoir constituer une organisation rivale «*L'Association des Fédéralistes anarchistes*» (AFA) qui publiait un bulletin mensuel, *Le Trait d'union libertaire* dont le premier numéro parut le 1er janvier 1928.

Comme on peut le concevoir, cette scission n'allait pas sans nous causer un sérieux préjudice, étant donné que les finances du *Libertaire* étaient, en partie, alimentées par la souscription permanente des militants et sympathisants sollicités chaque semaine pour combler le déficit et assurer sa parution. Or, outre que nous manquaient les souscriptions de la fraction dissidente, les commandes de librairie qui ne nous laissaient déjà qu'un léger bénéfice (nous faisons vingt pour cent de remise aux groupes, bibliothèques, syndicats) se faisaient parallèlement plus rares.

Il fallut battre le rappel, lancer des souscriptions exceptionnelles en tête desquelles s'inscrivaient les noms du noyau de militants - toujours les mêmes - qui, pour l'exemple, se «saignaient» d'une obole assez forte dans l'espoir de susciter d'autres gestes de solidarité.

Cela, bien sûr, pour parer au plus pressé, eût été très insuffisant si, dans le même temps, les matinées artistiques que nous organisions, et qui attiraient un public nombreux peu préoccupé de nos dissensions internes, n'étaient venues nous procurer un appoint appréciable. Car ces fêtes, auxquelles prêtaient leur concours gracieux des chansonniers en renom - y compris notre populaire chansonnier libertaire Charles d'Avray, toujours fidèle et qui eût été ulcéré de ne pas en être - et où l'on aimait se retrouver entre amis dans une atmosphère chaude et fraternelle qui nous consolait de bien des déboires, nous rapportaient parfois de quoi payer plusieurs numéros du journal. Le malheur était que nous ne pouvions les renouveler souvent et, de ce fait, nous ne tardions pas à retomber dans nos ennuis d'argent.

Cette situation, après des mois assez pénibles, risquait d'empirer encore quand survint un événement qui allait nous permettre un redressement sérieux. Les deux camarades qui assuraient la gestion de la *Librairie sociale internationale*, Férandel et sa compagne, devant inopinément abandonner cette fonction pour des raisons personnelles, la décision fut prise, d'un commun accord, de fusionner les deux librairies: la *Librairie sociale*, dépendant de l'UACR et la *Librairie sociale internationale* créée quelques années plus tôt par l'*Œuvre internationale des Editions anarchistes*, due elle-même à l'initiative de camarades français (dont Férandel et Sébastien Faure) et étrangers, ces derniers surtout intéressés à retrouver les écrits libertaires dans la langue de leur pays d'origine. Une revue mensuelle polyglotte avait même été fondée, *La Revue internationale anarchiste*, rédigée en trois langues: française, italienne, espagnole.

La conséquence de cette fusion allait être pour moi un surcroît de travail car, si l'on pouvait prévoir des recettes plus fortes dans un proche avenir, il ne pouvait être question dans le moment présent de nous offrir le luxe d'un autre permanent. Au surplus, cela n'était pas pour m'effrayer, au contraire.

J'avais, comme tout autodidacte atteint d'une soif de savoir et du désir de développer ses connaissances, l'amour du bouquin et mes loisirs se passaient le plus souvent, auparavant, auprès des bouquinistes des quais et des libraires d'occasion. Aussi est-ce avec enthousiasme et l'aide d'un copain menuisier surnommé «Pot-à-colle», d'un dévouement à toute épreuve, que nous apportâmes à notre local les aménagements nécessaires.

Celui-ci se composait d'une grande pièce toute en longueur au rez-de-chaussée et d'un premier étage de mêmes dimensions jusque-là réservé aux services du *Libertaire*. Il s'agissait donc de laisser le premier étage pour les collections du journal et autres archives, les réunions du Comité d'initiative de l'UACR, etc... et d'installer en bas le bureau du *Libertaire* au milieu de la librairie qui fut disposée en hauteur, sur le devant, pour gagner de la place, tandis qu'une pièce séparée de la librairie par une cloison, allait me servir de logement de réserve pour les stocks de livres et brochures et aussi pour recevoir plus longuement les camarades de province et autres amis de passage. En effet, par mesure d'économie visant à réduire les frais de gestion, j'avais, étant célibataire, quitté ma chambre d'hôtel et acheté un lit pliant que j'allongeais chaque soir dans l'arrière-boutique. Tôt levé le matin, ma culture physique terminée, je prenais ma douche, à l'aide d'un bock à injection muni d'une poire et d'un tub repliable en caoutchouc acheté aux Puces à bon compte.

Là, je tenais table ouverte à midi. Un camarade italien travaillant dans les parages venait régulièrement y consommer sa gamelle tout en bavardant. Pour moi-même comme pour les autres, amis habituels ou occasionnels, nous allions nous pourvoir au marchand de légumes cuits se trouvant à proximité. La viande était le plus souvent le jambon; la boisson, l'eau du robinet (3). La gaîté était de règle et, si la vaisselle était rare et le repas frugal, en revanche, les conversations étaient animées sans pourtant jamais dégénérer en propos acerbes. Le repas terminé, chacun payait son écot au relevé des comptes, puis, tandis que les plus pressés regagnaient leurs occupations, nous allions à quelques-uns prendre le café place Gambetta dans un bistrot aujourd'hui disparu «*Le Khédive*» où se poursuivaient nos intarissables discussions. J'appréciais particulièrement la faconde de notre ami Alexandre Croix qui cachait sa véritable identité sous le pseudonyme de «*Barcelone*» dont il signait des articles eux aussi appréciés. Plus jeune que la plupart d'entre nous, il nous égayait des mille anecdotes dont son excellente mémoire était farcie.

Je dois dire que, sur la foi de certains hygiénistes qui le considéraient comme dangereux, je m'étais jusqu'alors abstenu de café. Or, c'était devenu maintenant mon péché mignon. La cause en était que, surchargé de besogne, les journées étaient devenues trop courtes et le café était le stimulant nécessaire pour veiller parfois tard dans la nuit afin de mettre mon travail à jour.

Le lendemain, culture physique et douche froide me remettaient en état d'affronter ma tâche avec une ardeur nouvelle. Debout à une heure matinale et ne levant qu'à neuf heures le rideau de la boutique, je ne craignais pas jusque-là d'être dérangé pour préparer ma besogne quotidienne. J'avais la veille au soir répondu au courrier et fait le relevé des commandes de livres et brochures. Il restait, après quelques travaux de ménage et de rangement, à faire les fiches pour les éditeurs. A huit heures, j'attaquais

(3) A cette époque, l'eugénisme, le végétarisme (voire le végétalisme et le crudivorisme) jouissaient d'une grande faveur dans nos milieux et pas mal d'entre nous étaient plus ou moins abstinents à l'égard des boissons alcooliques.

le courrier du matin déposé par le facteur: tri des commandes de librairie, des communiqués et articles, des chèques postaux, abonnements et réabonnements, changements d'adresses, etc... C'était ensuite, certains jours creux de la semaine où je fermais la boutique une partie de la matinée, la course chez les éditeurs pour y chercher les livres commandés, tant de Paris et de province que de l'étranger, non seulement en langue française mais parfois étrangère; ce qui m'obligeait à rechercher les maisons spécialisées.

Certes, si l'apport du fonds de la Librairie internationale avait peu à peu contribué à l'amélioration de nos finances, par l'appoint de la clientèle des nombreux camarades étrangers, et me créait ainsi de nouvelles obligations, je les acceptais d'autant mieux que notre influence s'en trouvait par là même passablement accrue.

Un stock important de livres et brochures de propagande publiés en langue française et étrangère par l'*Œuvre internationale des Editions anarchistes* restait disponible. On y trouvait, parmi d'autres ouvrages de théoriciens anarchistes, des études plus récentes dont *L'Histoire du Mouvement makhnoviste* par P. Archinoff, *La Répression de l'anarchisme en Russie soviétique*, *La Commune hongroise et les anarchistes*, par Dauphin-Meunier, *Italie: causes et conséquences d'une révolution manquée*, etc...

Avec l'accord du *Comité d'initiative*, je m'empressai d'utiliser cette manne providentielle pour confectionner et expédier d'office aux groupes et aux militants isolés les plus actifs, des colis de propagande aux fins de diffusion et de nouvelles rentrées d'argent. Je lançai une campagne d'abonnements remboursables en livres et brochures et je vendis une partie du stock à un libraire-éditeur anarchiste A. Bidault, un curieux personnage assez effacé, se tenant à l'écart du milieu anarchiste, mais très avisé sur le plan commercial. Il vivait au milieu de ses livres dans un local assez vétuste, au premier étage d'un vieil immeuble situé au 39 de la rue de Bretagne. Au rez-de-chaussée, il avait installé une presse qui lui servait à imprimer *La Brochure mensuelle*, publication diffusée par abonnements à l'usage des groupes et militants chez lesquels il s'était acquis une nombreuse clientèle (on lit beaucoup chez les anarchistes). Ainsi, par ses soins, paraissait chaque mois une étude sur un sujet philosophique, économique ou social, traité sous l'angle anarchiste par des auteurs libertaires. On y trouvait aussi la reproduction de textes anciens, non seulement de théoriciens anarchistes, mais d'auteurs célèbres: Octave Mirbeau, Diderot, La Boétie, Epictète, etc., venant à l'appui de nos conceptions. Il avait raflé chez les éditeurs - et particulièrement chez P.-Y. Stock - presque tout le fonds des œuvres anarchistes datant de l'avant-guerre et non rééditées depuis celles des Bakounine, Kropotkine, E. Reclus, Louise Michel, J. Grave, Malato, Aug. Hamon, S. Faure, Stirner et d'écrivains sociaux: Tolstoï, L. Descaves, G. Darien, etc..., si bien que nous devions passer par lui pour nous les procurer. Mais étant donné les débouchés dont nous disposions, nous étions son plus gros client et il nous consentait les remises habituelles aux libraires soit trente-trois pour cent, ayant lui-même bénéficié sur ses achats de remises plus avantageuses.

Inspiré par cet exemple, j'avais à mon tour talonné ces mêmes éditeurs pour obtenir qu'ils fouillent encore tous les recoins et j'avais réussi à faire une assez bonne récolte chez Giard, rue Soufflot, Rivière, rue Jacob et surtout à faire sortir des caves de chez Stock une certaine quantité de volumes abandonnés là parce que défraîchis et quelque peu abîmés que je revendais à bas prix. En effet, à côté des rayons de livres neufs, j'avais installé un rayon de livres d'occasion qui étaient aussi d'un bon rapport et que j'alimentais en fouinant, au cours de mes randonnées chez les éditeurs du Quartier latin, dans les librairies d'occasions; entre autres chez Paul Delesalle, ce vétéran de l'anarcho-syndicalisme dont j'ignorais alors la véritable personnalité et qui tenait une petite boutique de bouquiniste rue Monsieur-le-Prince et chez Victor Franssen, autre anarchiste ajoutant à sa profession de correcteur de journaux celle de bouquiniste rue de Cluny. Un des regrets qui m'a poursuivi aura été de lui avoir refusé, pour trente francs de l'époque, l'achat de l'histoire de la *Première Internationale* reliée en deux volumes dont j'eus du mal à retrouver plus tard un autre exemplaire et en plus mauvais état. J'avais aussi d'autres sources d'approvisionnement dans ce domaine: les boîtes des quais où je flânais le dimanche en compagnie de camarades, les visites au marché aux Puces, le dimanche et le lundi matin, et aussi, hélas, les bibliothèques de militants disparus, cédées par les compagnes désargentées, ou celles d'autres compagnons âgés, désireux de se défaire au profit de plus jeunes des livres et archives en leur possession.

Nous avons aussi recours, pour notre ravitaillement, à la *Librairie du Travail*, une coopérative ouvrière d'édition fondée par des militants syndicalistes au lendemain de la guerre et qui, après avoir quitté le quai Jemmapes, s'était installée rue de Sambre-et-Meuse. Elle éditait dans diverses collections, «*Faits et documents*», «*Histoire et éducation prolétariennes*», nombre d'ouvrages prisés de nos militants. Il m'arrivait aussi, certains dimanches, en guise de promenade, de pousser jusqu'à Conflans-Sainte-Honorine pour me fournir aux éditions de «*L'Idée libre*», chez André Lorulot.

C'est ainsi qu'au congrès suivant tenu à Amiens, en 1928, je pouvais présenter une situation presque équilibrée. On en profita pour décider de m'adjoindre en la personne d'un militant du Nord, présenté par sa fédération, un permanent rétribué s'occupant plus spécialement de la rédaction. C'était un camarade dévoué et nous collaborions en toute cordialité, mais il se sentait un peu dépaysé et pas toujours très à l'aise au milieu de la gouaille des compagnons parisiens. D'autre part, il apparut assez vite que lui et ses supporters avaient trop préjugé de ses capacités, tant intellectuelles que journalistiques, et il préféra abandonner au bout de quelques mois. Ce départ me fut, je dois le dire, assez supportable car il libérait notre trésorerie d'une charge qui se révélait prématurée et trop lourde pour le fragile équilibre si péniblement acquis.

J'étais, d'ailleurs, devenu d'une avarice extrême, s'agissant des affaires de la librairie et du journal, à telle enseigne que des témoins malicieux me ressortirent souvent, par la suite, une histoire de bouts de ficelle dont un camarade avait usé, selon moi, trop généreusement pour attacher un paquet de journaux et que j'avais tancé d'une façon évidemment excessive, lui reprochant son gaspillage du bien commun.

En dehors des visites des militants et clients de passage, nous avons celles de personnalités plus marquantes, tel Emile Armand qui, venu d'Orléans, passait chaque mois toucher le produit de la vente de son journal individualiste bi-mensuel *L'En Dehors* en dépôt à notre librairie et, quoique en désaccord total avec notre ligne de conduite, ne dédaignait pas de bavarder un moment avant de se rendre au premier étage du 77 du boulevard Barbès où il animait les causeries des «*Compagnons de L'En Dehors*»; Georges Bastien qui m'apparaissait comme le militant accompli. Homme de plume autant qu'homme d'action, il dirigeait à Amiens l'hebdomadaire régional *Germinal* qu'il avait créé et qui était diffusé dans la Somme, l'Oise, le Nord et le Pas-de-Calais. Dans la ligne du *Libertaire* dont Bastien avait été le rédacteur en chef alors qu'il était quotidien (1924-1925), *Germinal* avait un tirage parfois presque aussi important. Bon orateur, s'exprimant dans une langue accessible à tous, Bastien était très demandé et venait quelquefois dans la région parisienne porter «la bonne parole» dans nos meetings ou manifestations; le Dr Pierrot, un ancien des luttes sociales, ex-collaborateur des *Temps nouveaux* de Jean Grave dans les années 1900, passait lui aussi, mais plus rarement. Directeur de la revue mensuelle *Plus Loin*, dont nous étions également dépositaires, il se tenait comme sur la défensive, moins loquace dans un milieu qu'il savait hostile et qui lui tenait rigueur de son attitude lors de la guerre 1914-1918, étant l'un des signataires du «Manifeste des Seize», anarchistes cautionnant la guerre impérialiste par haine du militarisme prussien.

Autre visiteur apprécié et à la verve abondante, le sympathique chansonnier libertaire Charles d'Avray, déjà cité, qui, un tantinet cabot, et agréable conteur devant un auditoire complaisant, nous régalaient de ses souvenirs parmi la bohème montmartroise et aussi des incidents parfois cocasses survenus au cours des tournées de propagande par la chanson qu'il faisait à travers le pays.

Je n'aurai garde d'oublier, parmi les plus assidus, Louis Lecoin, l'infatigable animateur de nos campagnes les plus retentissantes pour la liberté et la justice sociale, que je devais assister quelques années plus tard, en 1936-1939, au Comité pour l'Espagne libre dont nous assurions le secrétariat.

D'autres figures encore, celles-là représentatives du mouvement anarchiste international, se retrouvaient dans ce qu'une certaine presse nommait «l'ancre des anarchistes». Les Espagnols Francisco Ascaso, Durruti et Jover, les «trois mousquetaires» qui venaient d'échapper à l'extradition en Argentine grâce à une campagne énergique conduite par Louis Lecoin. Réfugiés peu après en Belgique, ils devaient, quelques années plus tard, finir tragiquement dans la tourmente espagnole. Les leaders italiens Luigi Fabbri, Hugo Treni, Camillo Berneri, du groupe *Pensiero e volontà*. Les Russes Voline, Fléchine, P. Archinoff du «*Groupe des anarchistes russes à l'étranger*» qui, ayant participé à la révolution russe en Ukraine, avaient pu échapper à la répression de la dictature bolchevique, et le plus valeureux d'entre eux, Nestor Makhno, un petit homme, grand par ses exploits et son courage légendaires au

cours des combats. Fils de paysans, ouvrier lui-même, libéré à vingt-six ans par la révolution après avoir croupi durant neuf années dans les prisons tsaristes pour son action anarchiste, il se montra tout de suite un agitateur et un organisateur habile des soviets paysans ukrainiens avant d'être pris à revers par l'armée rouge, une fois la victoire acquise sur la coalition capitaliste internationale et contraint de fuir en Roumanie avec le noyau de ses troupes pour éviter l'extermination. Incapable de travailler, chaque semaine il arrivait en boitillant pour toucher la petite pension que lui assurait la solidarité d'un groupe d'amis qui avaient, à cet effet, constitué un comité à son nom. Nous bavardions souvent, mais il parlait un si mauvais français que toute conversation sérieuse était impossible et les détails de son épopée que j'étais avide de connaître m'échappaient à peu près totalement. Puis, il repartait, nostalgique, souffrant parfois terriblement des onze blessures reçues en combattant et dont il devait finir par succomber encore jeune en 1934.

Il me revient aussi le souvenir d'un individu assez bizarre - par ailleurs charmant camarade et dont je fis plus tard plus ample connaissance quand je devins, comme lui, correcteur - tout velu de noir, avec un long capuchon, hiver comme été, les pieds nus chaussés de spartiates et les ongles d'orteil passés au rouge. Nous l'appelions «l'homme aux sandales» du nom d'un brûlot argotique qu'il publiait sous le titre *Le Journal de l'homme aux sandales* et dont il nous déposait quelques exemplaires avec force commentaires sur notre «tiédeur» et notre «avachissement»... Il nous donnait aussi pour le *Libertaire* des contes truculents, à caractère social qu'il signait K.X. (son nom était Belloteau) et qui étaient très goûtés des lecteurs.

J'eus aussi, certain jour, un visiteur, d'aspect soigné celui-là, en qui je crus déceler une espèce d'intellectuel bourgeois simplement curieux de s'informer en dilettante sur les activités d'une catégorie de phénomènes qui se posaient en champions du chambardement. Aussi répondis-je à ses questions d'une manière évasive et assez bourrue, pressé d'écouter une conversation sans importance. Quelle ne fut pas ma surprise le lendemain, lorsqu'un camarade me présenta le numéro d'un quotidien à grand tirage *Le Journal* où, dans le leader de la première page, mon interviewer de la veille, Georges Le Febvre - qui avait cru bon de me cacher ses nom et qualité - relatait notre entretien, en termes ma foi assez courtois, tout en me gratifiant de l'épithète flatteuse, mais quelque peu puérile, d'«*Archange aux yeux bleus*».

Ce qui me rendait aussi méfiant devant les inconnus plus ou moins verbeux ou insinueux, c'est que, depuis la loi de 1920 sanctionnant sévèrement les menées anticonceptionnelles, nous nous savions étroitement surveillés par la Préfecture de police, laquelle ne se privait pas de nous dépêcher ses sbires pour nous «cuisiner» et tenter de nous prendre en défaut. Aussi la consigne était-elle d'être, sous ce rapport, très circonspect envers les solliciteurs nous demandant, les uns, de les aider à se débarrasser d'une grossesse non désirée, d'autres, de leur procurer le livre de G. Hardy sur les techniques de l'avortement ou sa brochure sur les moyens d'éviter la grossesse, et de leur signifier que nous n'avions aucun moyen de les satisfaire. En revanche, nous ne marchandions pas notre aide aux amis sûrs et à ceux de leurs connaissances offrant toutes garanties de discrétion. Nous avions à leur disposition des «dépanneurs» compétents et, dans une cache, le matériel nécessaire à quiconque voulait opérer lui-même.

De même pour la littérature néo-malthusienne; si notre ami Jean Marestan avait dû retirer de son livre *L'Education sexuelle*, qui se vendait «comme des petits pains», les gravures et chapitres interdits ayant trait aux méthodes contraceptives, nous tenions disponibles, dans une réserve discrète et à l'usage des propagandistes, le livre cité plus haut de G. Hardy, édité sous le manteau, ainsi que sa brochure sur la prévention des naissances.

J'étais d'autant plus enclin à soutenir cette forme de propagande que, sixième d'une famille de dix enfants, j'avais connu la misère des familles nombreuses au temps où n'existaient pas les allocations familiales et aussi la douleur de perdre une mère morte prématurément à cinquante-trois ans, épuisée par les lourdes tâches et les couches successives. Aussi est-ce l'un des aspects de la propagande anarchiste qui m'avait le plus attiré et je ne manquais jamais, dans la diffusion du matériel de propagande, de glisser quelque opuscule néomalthusien ou notice de préservatif anticonceptionnel. Et dans les diverses entreprises où j'ai travaillé: Renault, Farman, Chenard et Walcker et plus tard dans la presse, j'ai rendu notre propagande sympathique à beaucoup d'ouvriers trop heureux de trouver dans les bouquins

et brochures appropriés les moyens de limiter leurs charges familiales.

Parfois l'arrière-boutique servait aussi de lieu de réunion aux camarades proscrits : Italiens, Espagnols, Russes, Polonais, etc... dont certains s'étaient constitués en groupe culturel ou d'assistance mutuelle. Le thème de leurs discussions n'était pas seulement la poursuite de la propagande entre réfugiés de même origine et la solidarité envers ceux des leurs victimes de la répression (poursuites et emprisonnement pour infraction à l'arrêté d'expulsion pour activité politique ou syndicale etc...), mais aussi l'évocation de la situation dans leurs pays respectifs et les perspectives qu'on pouvait en attendre. Ces débats provoquaient des discussions souvent passionnées - surtout de la part des Italiens, véhéments par nature - dont les échos bruyants retentissaient à travers la mince cloison séparant cette pièce de la librairie et ne laissant pas d'intriguer les clients occasionnels en quête d'un livre aperçu en vitrine.

Certains de ces groupes, ayant établi un réseau de relations tant en France qu'à l'étranger, se faisaient adresser la correspondance à notre siège sous un nom d'emprunt. Les Espagnols surtout avaient une implantation de groupes sérieusement organisée à travers leur pays d'adoption, avec une presse à eux soutenue financièrement par l'activité de groupes artistiques se produisant à toute occasion dans des séances dominicales où tous aimaient se retremper en de fraternelles retrouvailles.

Nous servions aussi de boîte aux lettres pour quelques clandestins sous le coup de poursuites, insoumis et autres, camouflant leur véritable identité. Même stratagème utilisé par des organisations désirant éviter l'attention de la police sur leur activité, telle la *Ligue des réfractaires à toute guerre*.

J'ajoute enfin que nous étions dépositaires de nombre de revues et journaux amis tels, en sus de *L'En Dehors*, *Germinal*, *Plus Loin* déjà cités, *La Révolution prolétarienne*, *L'Idée libre* d'André Lorulot, *Le Semeur*, bi-mensuel de «culture individuelle» qui publiait des numéros spéciaux très lus sur les grandes figures de l'anarchie: Elisée Reclus, Errico Malatesta, Han Ryner, Tolstoï, Ibsen, etc... et était édité en Normandie par Alphonse Barbé, *Le Réveil anarchiste* publié à Genève par Louis Bertoni, *Le Rebelle de Bruxelles* par Hem Day, *La Grande Réforme* d'Eugène Humbert, *Les Humbles* de Maurice Wullens et d'autres dont le souvenir m'échappe, sans compter le dépôt de revues et journaux venus de l'étranger que s'arrachaient nos camarades réfugiés.

Me voici parvenu au terme de ces «souvenirs» s'échelonnant sur les deux années que j'ai vécues à l'administration du *Libertaire* que je quittai en décembre 1929 non sans avoir eu la satisfaction de présenter, encore cette fois, un bilan positif au congrès suivant qui se tint à Paris, à Pâques 1930.

Et je puis bien dire, en conclusion, que malgré des moments parfois difficiles, cette période, par la formation militante et les contacts qu'elle me permit, compte parmi les meilleures et les plus enrichissantes de mon existence.
